

Peurs et angoisses en fin de vie, réflexions philosophiques

Mardi 5 février 2008

Intervenant : Monsieur Eric Fiat, philosophe, maître de conférences à l'Université de Marne la Vallée.

Sommaire :

Texte de M. Eric Fiat

Charte du réseau Océane

Bulletin d'adhésion

Peurs et angoisse en fin de vie

Eric Fiat

Philosophe

Université Paris-Est, Marne-la-Vallée

Un Epicure à sa manière, un Parménide à la sienne nous aurait, d'après la tradition, guéris de la peur de la mort. Avouons être plus convaincu par l'esprit que par le cœur de leurs raisonnements... Car qu'en est-il de la mort de l'autre ? Et de la mienne même, qui se fait sentir au cœur des plaisirs les plus accomplis, des joies les plus pures ? Cette angoisse, cette morsure que le néant fait à notre âme, relâche-t-elle durablement son étreinte ?

Car l'angoisse est bien une peur, mais une peur paradoxale : au contraire de la terreur, du souci, de l'effroi, de l'anxiété, de l'épouvante, elle semble sans objet, et pourtant déjà me serre la gorge.

Rappelons que le mot vient du latin *angustia*, étroitesse, gêne. De l'adjectif *angustus*, étroit, resserré. Du latin *angere*, étrangler, serrer, resserrer, qui a donné également angine, agonie¹.

Dans un dictionnaire médical du Moyen Age, on trouve à l'article angoisse la définition suivante : resserrement de la région épi-gastrique, accompagné d'une accélération du pouls, et de paleur.

Il y a donc un aspect physiologique de l'angoisse ! La très noble angoisse métaphysique (qui occupera notre temps tout à l'heure) aurait elle-même une traduction somatique !

Cette angoisse, cette *angustia*, cette impression d'une oppression, d'un resserrement du monde, du corps, de l'âme... nous la connaissons tous, c'est la mienne, c'est la vôtre.

Mais il y a sans doute quelque chose comme un paradoxe de l'angoisse : quelle est l'origine de cette impression d'oppression ? Ce qui caractérise l'angoisse, c'est cette manière que sa cause a de se dérober, d'échapper à l'assignation, l'objectivation, au point qu'on puisse parfois se demander si même il y a cause... L'angoisse, ne serait-ce pas une sorte de peur à la limite ? la peur d'avoir peur ? la peur de l'inconnu ? Voire, la peur sans objet, la peur du néant ?

C'est bien à un travail de définition du mot que nous sommes confrontés ; ensuite seulement, nous tenterons d'inventer une sorte de bon usage de l'angoisse. Définir, c'est situer sur une carte, c'est délimiter, c'est mettre fin à l'in-définition ? Où se situe l'angoisse sur la « carte des notions » ? Du côté du bien-être ? Du mal-être ? Du côté du mal-être, visiblement. Mais ce n'est pas encore assez précis. Traditionnellement, les philosophes se mettent alors en quête des antonymes, des synonymes du mot. La découverte des antonymes est une première approche, celle de quasi synonymes, mais qu'on ne saurait cependant confondre avec notre notion, est approche plus précise.

Mais quel serait de l'angoisse, l'exact antonyme ? Il nous faudrait découvrir, dans le champ du bien-être, la notion parfaitement opposée à l'angoisse, et qui aurait même valeur absolue comme disent les mathématiciens. Ne serait-ce pas la joie ?

Nous l'opposerons à la joie.

Mais pour savoir la couleur exacte d'une étoffe, nous la comparons à d'autres, qui lui sont proches : est-ce bleu ?, est-ce noir ? Comparons notre étoffe à une étoffe d'un noir pur, ses

¹ Mot dont l'origine est en effet contestée : il proviendrait plus directement du grec *agônia*, combat ; mais il n'est pas impossible qu'*angustia* provienne d'*agônia*.

caractéristiques se révéleront. L'angoisse est un mal être, mais qui doit se distinguer des autres par un trait spécifique. Lequel ? Nous la disions une peur, mais une peur à la limite, une peur paradoxale, à cause qu'elle semble sans cause déterminable, assignable... Cette peur anticipée, ou cette anticipation de la peur, nous la confronterons à une autre forme de pré-occupation : le souci.

Nous la comparerons au souci.

Mais c'est quand l'angoisse est métaphysique, quand elle résulte de la confrontation au néant comme tel, qu'elle se distingue le plus évidemment du souci. Nous consacrerons un peu de notre industrie à ce thème passionnant.

L'angoisse métaphysique.

Enfin, nous nous mettrons en quête d'un bon usage de l'angoisse, et oserons même dire ce qu'elle peut avoir de positif.

Positivité de l'angoisse.

I. ANGOISSE ET JOIE

Il nous a semblé que joie et angoisse s'opposaient en tous points, et absolument. D'un côté : dilatation, mouvement, ex-stase ; de l'autre : resserrement, oppression, ins-stase.

Car en vérité il ne faut pas confondre le bonheur et la joie.

Joie et bonheur

En brillant disciple de Spinoza, immanentiste allergique à toute idée de transcendance extra-mondaine, un Robert Misrahi ne reconnaît, entre joie et bonheur, qu'une différence de durée et d'intensité. Mais il nous semble que c'est manquer l'essence de la joie, que de ne pas insister sur la dimension de transcendance qui l'habite.

Il est vrai que le bonheur, quoique toujours trop bref, s'il dure plus que la joie, est moins intense qu'elle. Le bonheur ? Comme un foyer de braises, qui dispense douce chaleur. La joie ? Comme la flamme prodigieuse qui jaillit après qu'on a jeté un papier dans la cheminée, ou comme un feu de paille.

Les choses sont conformes à mon désir : je suis heureux.

Les choses sont comme je n'aurais même pas espéré qu'elle fussent : je suis joyeux.

Mais précisément : on saute de joie (pas de bonheur). Il y a dans toute joie quelque chose comme une surprise.

Joie, jubilation, jouissance : surprise, excès ; on est estomaché, écarquillé, la joie est ouverture à une transcendance qui se traduit par une ouverture, des yeux, du visage, du corps.

A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie

disait justement La Fontaine, qui ajoutait fort logiquement :

Il ouvre un large bec...

On *irradie* de joie. Et cette dilatation, cette ouverture que contient la joie peut aller jusqu'à l'éclatement, à la folie de l'être joyeux : « Vous m'aimez ?!?! Je suis fou de joie... »

Dans la jouissance sexuelle, il faut de la surprise : si ce qui se passe était exactement ce à quoi on s'attendait : déception, c'est manqué. On éclate de joie. Dans l'orgasme, l'immanence s'ouvre par la grâce d'une force centrifuge sur une transcendance (fût-elle simplement la transcendance de celle qui "monte aux rideaux"...). Il y a plus dans l'effet que dans la cause. Comment ce qu'Epictète appelait *frottement de ventres accompagné de l'extraction d'une glaire et d'une sorte de spasme* peut faire cet effet là ! Et c'est assez beau n'est-ce pas, que la jouissance d'un homme et d'une femme qui s'aiment, cela puisse donner un autre être ! Ouverture sur une altérité radicale, création...

En dehors de cette joie sur laquelle je ne m'étendrai pas plus, toujours quelque chose comme une impression de *dilatation*, qui peut aller jusqu'à l'éclatement.

On "retient" sa joie : il y a donc quelque chose à retenir : poussée, pression intérieure...

Les caricaturistes, les dessinateurs, souvent de très fins phénoménologues disposent toujours des petites gouttes d'eau ou de sueur autour du visage de celui qui jubile (Joyeux dans le *Blanche neige* de Walt Disney), lequel souvent se retrouve à 50 centimètres de hauteur, et parfois même éclate en morceaux (Le loup de Tex Avery, lorsqu'il aperçoit la pin-up).

Donc, du côté de la joie : dilatation, ouverture, augmentation, élargissement, bondissement...

Dans l'angoisse en revanche : rétractation, rabougrissement, fermeture, resserrement, diminution...

Joie : dilatation du coeur, du corps, de l'âme, et même du monde entier. Oui, il s'agit bien d'une ouverture du regard, du visage, des bras, d'une ouverture du monde;

Angoisse : resserrement du coeur, du corps, de l'âme, du monde entier.

Promenons-nous dans les bois (pendant que le loup n'y est pas, bien sûr...), avec un angoissé, et avec un joyeux : alors que le joyeux voit tout, et s'enchant de tout, l'angoissé ne voit rien. Fermeture du champ visuel. Le joyeux s'enchant de la profusion, de la générosité surabondante du monde, qui semble posséder un nombre infini de richesses infinies, dont chacune reflète toutes les autres ; l'autre (l'angoissé) désubstantialise le monde, le décolore, le grise, le rabougrit, en jivaroïse les possibilités et les richesses.

Car il y a une contagion de la joie, comme il y a une contagion de l'angoisse : ce n'est pas moi seulement, mais le monde entier qui semble s'élargir, se dilater, s'ouvrir pour moi quand je suis joyeux ; et le monde entier qui semble se rétracter, se resserrer, se désubstantialiser quand je suis angoissé.

Exemple de la discothèque, de la bibliothèque ; ouverture des possibles, profusion des possibilités, toutes riches, intéressantes. Ou bien, disqualification des disques, avant même leur écoute, et même souvent on ne pense pas à écouter des disques ou à lire quand on est angoissé.

Y aurait-il des natures joyeuses, des natures angoissés ? Peut-être, si l'on pense à La Fontaine d'une part, à Baudelaire de l'autre. La Fontaine, qui semble n'avoir jamais donné d'exemples d'angoisse irrémédiable dans toute son oeuvre. La jeune veuve pleure beaucoup... « *et puis on se console* ». La Fontaine disait admirablement de lui-même :

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique, la ville et la campagne, le jour et la nuit, enfin tout. Il n'est rien qui ne me soit souverain bien, jusqu'au sombre plaisir d'un coeur mélancolique...

(Cela s'appelle tout simplement : la joie de vivre...)

Chez Baudelaire au rebours, il semble qu'il n'y ait jamais de joie véritable, jamais de plaisir qui ne soit teinté de nostalgie, en tous cas jamais de joie qui ne soit teintée d'illusion...

Toute une étude, précise, des poèmes de *Spleen et idéal*, serait à entreprendre.

Sentiment d'oppression, de resserrement (*angustia*) :

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle

Et puis cette manière que Baudelaire a de rompre le rythme classique de l'alexandrin (césure à l'hémistiche : 1,2,3,4,5,6/7,8,9,10,11,12) pour faire sentir cette difficulté à respirer, cette syncope que l'angoisse provoque dans le cours de la vie.

*- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; L'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'angoisse, atroce, despotique,
Sur mon crane incliné plante son drapeau noir.*

(1,2 ; 1,2 ; 1,2,3 ; 1,2,3,4,5,6 ; 7,8,9,10,11,12 : mais le retour au rythme classique sonne comme abandon au désespoir absolu).

(Cela s'appelle tout simplement : l'angoisse attachée à tout existence séparée)

Entièrement opposés, angoisse et joie sont bien parentes en quelque chose, en ceci qu'elles ne sont pas tant dûes à l'état du monde extérieur, qu'à des dispositions intérieures à l'égard du monde...

Et voilà pourquoi *le joyeux se satisferait même de bien peu de choses* (il dilaterait, enrichirait même la plus humble des choses du monde !), alors que *l'angoissé ne saurait se satisfaire de rien* (il désubstantialise le monde, le décolore, le grise, le rabougrit, en jivaroïse les possibilités et les richesses). Dans les deux cas (joie, angoisse), l'état de l'âme du sujet n'a, à la limite, pas de cause (vraiment, elles ont même valeur absolue).

Le joyeux se contente d'un rien ; quand rien ne contente l'angoissé...

Approfondissons ces deux points :

1. *Les nourritures terrestres*, cet admirable hymne au monde qu'André Gide légua à la jeunesse des débuts du XXème siècle, cet hymne aux couleurs du monde, à ses parfums, aux fruits gorgés de sucre, de parfums, aux fruits et à leurs formes callypiges²... s'achèvent par un éloge de la frugalité, du dénuement... Le joyeux tire toute substance de ce qui n'est presque rien.

² Du grec *kallos* (beauté) et *puge* (fesse)...

Je ne suis chez moi que partout ; et toujours le désir m'en chasse. Le plus beau souvenir ne m'apparaît que comme un épave du bonheur. La moindre joie, fût-ce une larme, dès qu'elle mouille ma main, me devient d'une plus précieuse réalité...

Francis Ponge lui aussi, n'a cessé de célébrer la richesse et beauté du monde, notamment dans un recueil au titre évocateur : *Le parti pris des choses*. Le joyeux prend parti pour le monde, et même pour ces choses du monde qu'on dit de coutume source du morne ennui : la pluie, ennuyeuse³ comme la pluie : une lecture de son poème intitulé *La pluie* s'imposerait ici.

Le joyeux donc se contente d'un rien, et finalement se réjouit de son simple être au monde. L'angoissé en revanche ne se contente de rien : en lui, un abîme, qui abîme tout.

2. Comment guérir le Prince mélancolique ? Hamlet par exemple ?

Lui présenter sur un plateau les richesses du monde est inutile. Les fruits, les mets somptueux, les fantaisies des bouffons, les étoffes chatoyantes, l'or, l'encens, la myrrhe, les beaux corps des plus belles filles du royaume, fessues, nichoneuses, gorgées de vie et de sensualité comme les plus beaux fruits d'Italie...

Kennst du das Land Wo die Zitronen blühen...

Non, c'est inutile... Casanova a tout dit :

Les plaisirs d'amour sont l'effet, et non la cause de la joie

Seule la musique, peut-être... On joue de la musique aux angoissés des drames shakespeariens. Shakespeare, inventeur de la musicothérapie ? Les rythmes rapides, joyeux, les tambourins, les modes gais, les galops qui réveillent, revigorent, stimulent le mélancolique. (Mélancolie : lourdeur, pesanteur du plomb de Saturne).

Mais si la musique peut éventuellement sauver de la mélancolie, elle ne saurait sauver de l'angoisse, qui est une maladie métaphysique du sentiment et de l'action.

Terminons ce chapitre par une évocation des musiques de la joie, et des musiques de l'angoisse. Écoutons le premier mouvement de la 35^{ème} symphonie de Mozart (*Symphonie Haffner*), puis le deuxième mouvement du *Quatuor la jeune fille et la mort* de Schubert : majeur / mineur ; rapidité / lenteur ; grands écarts harmoniques / très faibles écarts harmoniques. Chez Schubert, de nombreuses syncopes (la note ne tombe pas sur le temps fort, mais sur le temps faible), qui évoquent tellement bien cette difficulté à respirer, cette douleur attachée à l'être au monde comme tel. *Quatuor La jeune fille et la mort* ? Oui, parce que dans sa forme la plus pure, l'angoisse est métaphysique, et est confrontation au néant, c'est-à-dire à notre mortalité comme telle.

Et c'est en quoi elle se distingue du souci.

³ Un autre adjectif vient à la pensée, s'il ne vient pas à la plume...

II. ANGOISSE ET SOUCI

Commençons par une précaution : nous allons maintenant tenter de décrire l'angoisse et le souci dans leur pureté -alors que bien sûr dans la vie tout se mêle à tout : il n'y a pas de pur souci, pas de souci qui ne s'accompagne d'un frange d'angoisse, d'un halo d'angoisse ; il n'y a pas non plus de pure angoisse (c'est-à-dire d'angoisse métaphysique), pas d'angoisse qui ne s'incarne, qui ne se cristallise, qui ne se localise sous la forme de soucis déterminés.

Mais imaginons un pur souci, imaginons une pure angoisse...

Le souci a une cause, un objet, il est motivé, particulier, accidentel, contingent, et donc est relativement curable...

L'angoisse n'a pas de cause, ou bien a une cause qui se dérobe, elle semble sans objet, immotivée, générale, essentielle (ontologique), nécessaire, et donc semble incurable...

Oui, *le souci* a une cause, assignable, déterminable, désignable, objectivable : feuille d'impôts, dette, maladie, problèmes de voiture, de carburateur ("ça doit être le carbu" ; ou : « c'est le roulement »... Noms mystérieux pour l'ignare en mécanique : le cardan, la courroie de transmission, le roulement; la culasse...), de robinetterie, soucis de santé, d'argent...

Ah vous-dirai-je maman, ce qui cause mon souci...

On peut désigner, assigner du doigt ce qui cause le souci. "Ca va ? - Non. Regarde !" Et l'autre de vous brandir la feuille d'impôts, le dernier relevé de banque, de vous désigner le pneu creuvé, ou l'araignée dans la salle de bain, alors qu'elle prend son bain dans la baignoire...

Pardonnez-moi de donner un tour, comment-dirai-je ? -domestique à cet exposé..., et de donner un sexe à l'autre qui me désigne du doigt *ce qui cause son tourment...*, mais je ne connais pas d'homme arachnophobe, qui ait peur des araignées, je veux dire des araignées inoffensives.

Mais si je donne cet exemple, c'est d'abord pour faire avancer l'analyse (et secondairement pour dire qu'à être favorable à la parité, on n'en est pas moins homme, et attentif aux différences.... que dis-je, heureux de ces différences...) ; dans le cas qui nous occupe (une femme a peur de ce qui ne devrait pas faire peur), il y a une cause du souci, de la peur ; il y a un redouté, même si ce qui est redouté (le faucheur, ou faucheur : espèce d'araignée des champs qui a des pattes fort longues, me dit le petit Larousse illustré de 1956) ne nous paraît pas objectivement redoutable.

Que la cause du souci soit objective ou subjective importe peu ici... Le souci a une cause, un objet. Même quand le souci est disproportionné à son objet, il a un objet. Remarquons que le mot souci peut désigner et l'état de l'homme soucieux, et la chose qui le rend soucieux. "Mes soucis" = les choses qui me rendent soucieux.

L'angoisse, elle semble n'avoir pas de cause, en tous cas pas de cause assignable, déterminable, désignable, objectivable, monstrable, comme on disait chez Rabelais. Etre

angoissé, c'est aller mal, sans pouvoir dire pourquoi l'on va mal. "Ca va ? -Non. -Pourquoi? - Je ne sais pas..."

Et : geste vague. Le geste vague de celui qui tenterait d'attrapper un gaz. Rien à désigner du doigt, à brandir, à *produire*, à déterminer, à fixer, à exhiber, à déterminer.... Une sorte de peur à la limite. Une peur sans cause, ou dont la cause se dérobe, échappe, reste mystérieuse, inconnue aux yeux même de celui qui a peur.

On distinguera donc utilement, entre la pure angoisse (la peur sans cause), et l'impure angoisse, ou peur de l'inconnu.

Mais enfin l'opposition avec le souci demeure : et pour savoir ce qu'est l'angoisse, imaginez un souci qui n'aurait pas de cause (ou pas de cause déterminable), et vous aurez l'angoisse.

Bien sûr, il faut employer ici le conditionnel, car je viens de dire que le souci a toujours une cause ! Il serait donc absurde de dire que l'angoisse, c'est le souci sans cause ! Je disais donc cela au conditionnel ("imaginez un souci qui n'aurait pas de cause..."), pour me faire comprendre.

Peur - redoutable = angoisse

Souci - cause = angoisse

L'angoisse ? Une peur à la limite, la peur d'avoir peur, la peur de la peur...

Etre soucieux, être angoissé, c'est donc aller mal ; mais le mal-être de l'homme soucieux a une cause, qui est comme un objet, un solide, positif, fini, avec des contours déterminés et précis, alors que le mal-être de l'homme angoissé a quelque chose de brumeux, de diffus, de gazeux, de brouillardieux. Constatez d'ailleurs le succès chez nos adolescents de l'expression "je suis dans le gaz" !

Pour prendre des équivalents physiques :

L'angoisse : état de quelqu'un qui habite un espace où la respiration est difficile, malaisée. Le gaz qui se répand dans la chambre opprime, on respire avec peine...

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle...

Le souci : comparable à l'état de celui qui souffre d'une escarbille dans l'oeil, de la présence d'une arête dans le gosier, d'une écharde dans le pied, ou encore d'un calcul dans les reins. Cela fait mal, cela est insupportable, mais cela est curable (en droit, toujours ; en fait, plus ou moins facilement) : comment ? En faisant disparaître la cause du souci ! Providentielle intervention des mains maternelles, de la pince à épiler, ou, dans le cas des calculs rénaux, du laser, qui va pulvériser le caillou, le gravier, qui va s'évacuer aisément par les voies naturelles...

Bien sûr !, si ce genre de mal-être est toujours curable en droit, nous savons que dans les faits, la guérison intervient plus ou moins vite, plus ou moins bien... Les remèdes proposés ne sont pas toujours efficaces !

Mange de la mie de pain.... Ca y est, je crois que... -et non, la prochaine déglutition m'avertit que l'arête est toujours là, plus que jamais là, insolemment toujours encore là...

Et c'est toujours quand on a besoin pressant de la pince à épiler qu'elle manque... Elle n'est pas à sa place ! Colère ! Et à la souffrance physique va s'ajouter le drame d'une scène injuste... Ou bien la pince est insuffisante : ébréchée, ou insuffisamment fine, ou insuffisamment longue. Et bien sûr, c'est dimanche, et les pharmacies sont fermées, et... (Vous remarquerez que la pince à épiler n'est indispensable que lorsqu'on lui demande non pas d'enlever des poils, ce qui est sa fonction étymologique, mais des échardes...)

De même, un souci d'argent, de voiture ou de robinetterie est toujours curable..., mais pas toujours facilement curé : le plombier ne répond pas, n'a pas le temps ; le garage est fermé, ou n'a pas les pièces ; et il suffirait que l'on me fasse un chèque de 30000 francs pour que disparaisse mon souci d'argent, mais "on" ne me le fait pas....

Cependant, quel plaisir, quelle irradiante joie de vivre, chez celui à qui l'on vient d'enlever l'écharde, d'oter l'escarville de l'oeil, d'extirper l'arête, chez celui qui constate que la robinetterie fonctionne impeccablement, et la voiture, et que les comptes sont de nouveau florissants... A ces moments, on s'imagine heureux pour toujours, avec une sorte de réserve de bonheur, inépuisable... Et, ingrats que nous sommes, nous ne nous rendons même pas compte aujourd'hui du bonheur extraordinaire que nous avons d'être sans arêtes, sans calculs, sans escarilles, sans échardes, sans dettes....

Ainsi, le souci est-il curable... toujours relativement curable : il a une cause, dont la disparition entraîne le bien être...

Mais dans le cas de l'angoisse... Incurabilité de l'angoisse, puisqu'elle est sans cause, ou tout au moins d'une cause inconnue... Comment attrapper un gaz ? Comment supprimer le néant, c'est-à-dire ce qui n'est pas ??? Nous y reviendrons, lorsque nous aborderons le cas limite de la pure angoisse, ou angoisse métaphysique.

Toujours est-il que le souci est motivé et curable, l'angoisse immotivée et incurable ; le souci est particulier (il y a quelque chose de particulier qui me fait mal), et l'angoisse une sorte de mal être général...

Quoi encore ? Le souci est accidentel et contingent, l'angoisse essentielle et nécessaire, disions-nous ? Qu'est-ce à dire ?

Qu'est-ce que la contingence ? En philosophie, nous disons qu'est *contingente* une chose qui est, mais aurait pu ne pas être. Le mot s'oppose au mot nécessité.

Est *nécessaire* une chose qui est, et n'aurait pas pu ne pas être ; un chose qui existe, et dont l'inexistence était impossible. Pour Leibniz, la nécessité, c'est *ce qui ne cesse ni ne cède*.

Deux types de nécessité : nécessité logique, nécessité naturelle. Et qu'est-ce qu'un miracle ? Une victoire sur ce qui ne saurait être vaincu, à savoir la nécessité. On distinguera efficacement entre deux types de miracles : quand on a l'effet, sans la cause (Marie, mère bien que vierge) ; quand on a la cause, et point l'effet qu'elle cause nécessairement (Lazare est mort, et ne reste pas immobile).

Eh bien le souci est contingent : j'ai des problèmes d'argent, j'aurais pu ne pas en avoir. J'ai une escarville, un moucheron dans l'oeil, j'aurais pu les éviter. Etc.

En revanche, affirmer que l'angoisse est nécessaire, c'est affirmer qu'un homme ne peut pas échapper à l'angoisse, parce que celle-ci vient de l'être même de l'homme, qu'elle fait partie de la condition humaine comme telle.

Aussi le souci est-il *accidentel*, il est comme un corps étranger qui gêne ; alors que l'angoisse est essentielle, ou ontologique : c'est dans l'être-même de l'homme qu'elle a sa source (*esse* en latin ; *eon* en grec) ; elle est comme une fatalité constitutionnelle pour l'homme, c'est-à-dire pour un être qui existe sans l'avoir demandé, qui un jour mourra, qui n'a point réponse aux questions essentielles qui s'agitent en lui : qui sommes-nous ? d'où venons-nous ? où allons nous ?

Car la réponse de Pierre Dac (« je suis moi ; je viens de chez moi ; et j'y retourne ») fait rire, mais n'élimine pas durablement l'angoisse... D'ailleurs P. Dac était quelqu'un de très angoissé, qui aurait fait quelques tentatives de suicide.

Autre manière de dire la même chose, et d'expliquer ce qui distingue le souci de l'angoisse : on pourrait dire qu'il y a le même rapport entre souci et angoisse, qu'entre désir et inquiétude, ou qu'entre mauvaise conscience déterminée et mauvaise conscience diffuse.

Le désir et l'inquiétude selon Leibniz

Le *désir* : est déterminé, il a un objet (on sait de quoi l'on manque).

L'*inquiétude* : est indéterminée, on manque, sans savoir de quoi. Il s'agit là d'une sorte de démanaison qui maintient sur le qui vive, qui empêche le repos, qui pousse au changement. Elle est l'envie d'autre chose, qui n'est pas encore l'envie d'une autre chose. "J'ai envie d'ailleurs", disait le Marius de M. Pagnol. L'inquiétude serait comme l'impatience de l'avenir qui fomenté en nous, et nous prive du repos (*quies, quietis* en latin, et cela évoque les boules que vous savez), un désir qui n'aurait pas d'objet. L'inquiétude apparaît donc comme la condition de possibilité du désir, comme un manque permanent auquel il arrive de se cristalliser, de se focaliser sur quelque objet.

La mauvaise conscience déterminée et la mauvaise conscience diffuse selon Jankélévitch

encore appelé Vladimir, qui distinguait entre une mauvaise conscience déterminée : remords, scrupule, dû à une mauvaise action qu'on a faite, et qu'on sait avoir faite ; et une mauvaise conscience indéterminée, sorte de malaise causé par aucun acte, mais attachée à l'être même.

Dans le premier cas, mauvaise conscience attachée à un acte ; dans le second, mauvaise conscience attachée à l'être comme tel. En langage théologique, on pourrait dire qu'il s'agit là de la distinction entre le péché en action, et le péché d'origine. On a fait un péché, on est donc pécheur. Mais il est également question chez les théologiens d'un péché attaché à l'être même de l'homme, et précédant tous les péchés effectifs. Nous serions tous pécheurs, fautifs d'être nés dans le péché comme dit Pascal : fautif avant d'avoir rien fait de mal, toujours déjà pécheurs⁴. Leibniz appelle cela le mal métaphysique ou mal d'imperfection. Nous serions tous héritiers de la faute d'Adam, en ceci qu'il y aurait en chacun de nous un principe impur d'amour propre, qui enténébre. Responsable et coupable avant d'avoir rien fait.

Notre humanisme moderne, souvent pré-philosophique, voit dans ces thèses un paradoxe, un scandaleux paradoxe, et ne comprend pas cette angoisse morale de la mauvaise conscience, qu'il juge injustifiée (celle du juif qui après la Shoah s'en veut de faire partie des survivants). Chez E. Lévinas en revanche, ce philosophe qui prônait un « humanisme de l'autre » homme, on trouvera d'admirables analyses, qui parviennent à présenter ce sentiment métaphysique

⁴ Au sujet des Limbes, voir le récent ouvrage de J.-B. Pontalis.

d'existence *usurpée* comme tout autre chose que le trop bien connu sentiment psychologique de culpabilité⁵.

Du côté de l'angoisse, de l'inquiétude et de la mauvaise conscience diffuse, donc : l'indétermination ; du côté du souci, du désir et de la mauvaise conscience attachée à un acte : la détermination. Aussi y a-t-il quelque chose comme une incurabilité de l'angoisse (et de l'inquiétude, et de la mauvaise conscience), qui donc apparaît comme étant le mal-être immotivé, nécessaire et essentiel, ontologique et brouillardieux, insaisissable et fuyant, incurable parce que constitutionnel.

Résumons-nous :

Ainsi, si le souci peut être figuré comme un mal-être particulier et local (sensation pénible en un point ou dans une région de l'âme), au contraire, l'angoisse est un état plus diffus. Mal être général : il n'y a point d'asile pour l'âme, de refuge pour le coeur.

Le souci est du côté du solide ; l'angoisse du côté du gazeux : sorte de gaz nauséabond qui rend l'être-au-monde même difficile. Dans le souci : point névralgique, comme arête dans le gosier, escarville dans l'oeil, écharde dans la chair. Dans l'angoisse, altération générale du rapport au monde et du rapport à soi-même. D'où cette relative incurabilité de l'angoisse, et cette relative curabilité du souci...

Mais ce que l'on ne peut guérir, on peut encore le soigner...
Comment ?

Et bien en convertissant l'angoisse en souci... Donnez des soucis à l'angoissé ! Vous btiendrez alors une localisation du mal, lequel se fixe, se précipite, s'enkyste, se grumellise en un obsès de fixation... Car il est pire d'être angoissé que d'être soucieux, pire d'aller mal sans savoir pourquoi, que d'aller mal en sachant pourquoi... Le soucieux a affaire à un mal être déterminé, et vit dans l'espoir de le pouvoir éradiquer ; l'angoissé n'a même pas cet espoir.

On peut interpréter les maladies psychosomatiques ainsi : comme expression de l'inexprimable.

Car il y a toujours la possibilité de passer de l'angoisse au souci, et réciproquement, du souci à l'angoisse !

De l'angoisse au souci : passage du gazeux au solide, processus de cristallisation, de précipitation, de focalisation, de pétrification, de grumellisation ;

Du souci à l'angoisse : passage du solide au gazeux, processus de diffusion, de sublimation, de décristallisation, de généralisation, de dispersion, d'expansion, d'invasion. L'image qui vient est celle d'un caillou jeté dans une mare : les ondes produites dépassent de loin le point d'impact.

La douleur, le souci peuvent être regardés comme l'occasion de dire son angoisse ; l'angoisse se manifestant en douleur locale. Parce que le corps est souvent le lieu d'expression de l'âme, il n'est point d'angoisse qui ne se manifeste par un certain degré de somatisation. Le système digestif, le système respiratoire, la peau, sont les mieux du corps les plus propices à cette expression. La peau ? Le plus profond de tous les organes, disait Valéry.

La très noble angoisse métaphysique peut donner lieu à des lésions organiques...

⁵ Voir également la réhabilitation lévinasienne de la *timidité*, comme vertu morale et catégorie métaphysique, plutôt que comme défaut psychologique.

Ainsi donc, l'angoisse, relativement incurable, pourrait être soignée, quand elle est transformée en souci. On peut d'ailleurs interpréter ainsi le discours de Freud sur l'angoisse. Je vais mal, sans savoir pourquoi je vais mal... L'angoisse, ce serait donc un souci causé par un objet inconscient. Il y a ces soucis dont je parle ; ces autres que je garde pour moi (mais dont j'ai conscience) ; et ces derniers que je garde en moi : on peut alors parler d'angoisse, et le processus de la cure analytique vise à faire remonter la cause du souci de l'inconscient au conscient, en essayant de lever, autant que faire ce peut, les résistances.

Pour Freud, donc, il n'y a pas d'angoisse métaphysique, au sens propre du terme, c'est-à-dire d'angoisse sans cause, ou (formule bien paradoxale en effet !) d'angoisse dont le néant comme tel serait cause. Venons-en à ce thème si délectable pour les philosophes.

III. L'ANGOISSE METAPHYSIQUE

Au désespoir des aristotéliens, pour qui la métaphysique, ce sont d'abord les textes de leur maître qui se trouvent après (l'un des sens du préfixe grec *meta-*) ses textes sur la nature (*phusis*), la tradition philosophique considère la méta-physique comme le discours portant sur ce qui se situe au-delà (l'autre sens du préfixe *meta-* : on interprète ici le *meta-* comme un *trans-*, et non pas comme un *post-*) de la nature. Parmi les objets de la métaphysique, on trouve selon Kant, outre le néant qui va nous occuper à présent : l'infini, l'âme, Dieu, et le monde comme totalité. Les objets physiques peuvent, sinon en fait, du moins en droit, se percevoir par les sens : je sais par mon goût que tel fruit est bon, par le toucher que telle étoffe est douce...

Mais ce ne sont pas mes sens qui me disent ce qu'il en est du néant, de l'infini, de l'âme, du monde comme totalité. Les objets métaphysiques seront alors dits suprasensibles, c'est-à-dire ne se percevant pas par les sens⁶.

Si l'on fait abstraction des expériences mystiques (avec leur relative incommunicabilité), Dieu non plus n'est pas perçu par les sens, pas plus que l'âme ; le monde comme tel est pensé et non pas perçu. L'infini n'est pas petit ou grand ; le néant n'est pas doux ou amer, il n'est pas grand ou petit, rouge ou vert pomme (là, ça m'étonnerait...)

Nous avons choisi de considérer le néant comme « origine » de l'angoisse qui nous occupe à présent. Mais selon de bons auteurs, ce pourrait être tout aussi bien l'infini :

Le silence éternel de ces espaces infinis... m'effraie

disait Pascal. Admirable formule ! Longue et fluide protase (une série de longues allitérations en *s*) ; brève et brutale apodose : « m'effraie ! ». Le caractère relativement incurable de l'angoisse est ici manifeste. On peut supprimer un souci : en supprimant la cause qui le cause. Mais il y a comme un paradoxe de l'infini : la moitié de l'infini, c'est encore

⁶ Nous savons que cette affirmation d'une équivalence entre le physique et le sensible d'une part, entre le métaphysique et le suprasensible d'autre part, est fort contestable ; et même, elle n'est pas la nôtre, loin s'en faut. C'est simplement pour les besoins du sujet qui nous occupe (la pure angoisse créée par le pur néant comme tel) que nous osons flirter avec elle : notre but est seulement de décrire le néant comme un objet, et métaphysique, et suprasensible.

l'infini⁷ ! Et puis il y a, comme le disait là encore Pascal, quelque chose comme une irréductibilité de l'infini, puisqu'il y a, aussi, l'infiniment petit (*les deux infinis*) : on est au rouet...

Mais enfin nous allons parler du néant, et reprendre cette idée avancée par certains penseurs qu'on a dit « existentialistes », et définir l'angoisse comme le souci du néant, le mal être causé par le néant.

« L'être est, le néant n'est pas » disait, au début de l'histoire de la philosophie, Parménide.

Ah bon. Ne s'agirait-il pas là de l'une de ces formules plus impressionnantes que profondes, plus convaincantes par l'esprit que vérifiées par l'âme ? Car le néant ne se contente pas de ne pas être ; il agit sur moi comme un acide invisible. Il a des effets ! Le néant n'est pas pure absence, mais il contient une force de négation ; il peut être le sujet d'un verbe de négation : le néant nie, *néantise*, anéantit ce qui est. Le néant n'est pas, mais l'effet de ce non-être en moi s'appelle l'angoisse. Comme le disait Sartre : « l'homme est l'être par lequel⁸ le néant arrive à l'être⁹ ». Le néant¹⁰ n'existe pas en dehors de l'homme, mais en l'homme, il existe si bien qu'il lui serre la gorge et l'opprime.

Le menaçant n'est nulle part, il est toujours déjà là, si proche qu'il serre la gorge et coupe le souffle. Il est partout, il n'est nulle part, et provoque déjà cette *angustia* dont nous parlions plus haut : étroitesse, gêne (*angere* : étrangler, serrer ; resserrement de la gorge et de la région épigastrique avec accélération du pouls).

Le néant arrache à la nature, au monde sensible, pour nous faire entrer dans le monde supra-sensible, ou métaphysique ; ainsi tout le monde fait de la métaphysique, quand il est angoissé. Il en fait sans le savoir, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir...

MONSIEUR JOURDAIN : *Au reste il faut que je vous fasse une confidence : je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.*

MAITRE DE PHILOSOPHIE : *Fort bien.*

MONSIEUR JOURDAIN : *Cela sera galant, oui.*

MAITRE DE PHILOSOPHIE : *Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?*

MONSIEUR JOURDAIN : *Non, non, point de vers.*

MAITRE DE PHILOSOPHIE : *Vous ne voulez que de la prose ?*

MONSIEUR JOURDAIN : *Non, je ne veux ni prose ni vers.*

MAITRE DE PHILOSOPHIE : *Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.*

MONSIEUR JOURDAIN : *Pourquoi ?*

MAITRE DE PHILOSOPHIE : *Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.*

MONSIEUR JOURDAIN : *Il n'y a que la prose ou les vers ?*

⁷ Paradoxe bien connu de l'arithmétique : l'ensemble formé des nombres entiers naturels (N ; 1,2,3,4...) semble moins grand que l'ensemble R ; mais puisque la notion de grandeur n'a aucun sens là où il est question de l'infini, et puisque ces deux ensembles sont infinis...

⁸ grâce auquel...

⁹ accède à l'existence.

¹⁰ On distinguera utilement le néant des philosophes, comme entité métaphysique, du vide des physiciens, qui est simplement absence d'atomes ; ce vide n'est pas rien, ce vide, qu'une machine à faire le vide crée sous la cloche que l'on sait, n'est pas le néant, puisqu'il occupe une partie de l'espace à trois dimensions, qui n'est pas rien. Il y a bien une physique du vide ; il n'y a pas de physique du néant.

MAITRE DE PHILOSOPHIE : *Non, monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout se qui n'est point vers est prose.*

MONSIEUR JOURDAIN : *Et comme l'on parle, qu'est-ce donc que cela ?*

MAITRE DE PHILOSOPHIE: *De la prose.*

MONSIEUR JOURDAIN : *Quoi ! quand je dis: « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet & de nuit », c'est de la prose?*

MAITRE DE PHILOSOPHIE : *Oui, Monsieur.*

MONSIEUR JOURDAIN : *Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien ; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela.*

Ainsi, l'angoisse est le lot de tout homme, et une manière de faire de la métaphysique sans le savoir. Car on peut dire tout aussi bien que ce qui angosse, ce n'est pas quelque chose dans le monde, c'est le monde comme tel, comme sorti du néant, et voué au néant ; on se rappelle Valéry : « Dieu a tout fait de rien, mais le rien perce... » A cet affleurement du néant, tout homme a affaire, parce qu'en vérité tout homme se sait mortel, et contingent.

L'angoisse, c'est la blessure, non, plutôt la morsure que le néant fait à mon âme. Morsure plutôt que blessure, parce qu'une blessure, cela peut se cicatrifier : il existe des baumes pour cela. Mais l'angoisse, cela ne se guérit pas ainsi. Car je suis entouré entre deux néants !

Je ne serai plus, j'aurais pu ne pas être... J'ai plus ou moins vague conscience, et de ma mortalité (je ne serai plus), et de ma contingence (j'aurais pu ne pas être¹¹). L'angoisse est bien une morsure : deux machoires me mordent, et ne relâchent jamais durablement, jamais totalement leur étreinte ; l'une s'appelle conscience de ma mortalité ; l'autre conscience de ma contingence.

Etre angossé, c'est bien avoir *la mort dans l'âme*. On repense au quatuor *La jeune fille et la mort* de Schubert, qui évoquait si parfaitement l'angoisse, parce que racontant la rencontre de la jeune fille et de la mort.

Heidegger le disait fort bien : la mort habite l'homme, et rend l'homme inhabitable à lui-même. Heureuses les bêtes¹² qui vivent dans une adhérence immédiate, une familiarité sans recul avec le monde, indisponibles de ce fait à autre chose qu'à l'étant, et englués dans le monde sensible.

Les animaux connaîtraient l'angoisse impure, comme pressentiment de la peur, peur anticipée, ou anticipation de la peur, peur de l'inconnu, peur motivée par un objet encore inconnu, encore dérobé... Il n'est pas sûr du tout en revanche qu'ils connaissent la pure angoisse métaphysique, comme confrontation au néant comme tel. Gide le montrait très bien en ses *Nourritures terrestres* :

« Ce petit livre d'histoire naturelle... Il y était dit, que la souffrance était, à rondement parler, une invention humaine, et que tout concourait dans la nature, à l'éviter, et qu'elle serait réduite à peu, n'était l'homme. Des exemples fort éloquents étaient donnés: entre autres, celui de la poule, échappée des serres du faucon, qui tout aussitôt se remet à picorer le grain, aussi insouciant que d'abord. L'auteur, poursuivant sa thèse hardie, mais à quoi se ralliait aussitôt ma pensée, soutenait que le lièvre ou le cerf poursuivi (non par l'homme, mais par un autre animal) trouve joie dans sa course et ses bonds et ses feintes. Je vois du reste ce qui, dans cette thèse poussée trop loin, pourrait paraître paradoxal. Mais je la crois,

¹¹ C'est du reste ce que Sganarelle dit à Dom Juan, pour l'obliger à en rabattre de son orgueil d'homme volant ne devoir rien à personne, et auto-fondé : *il aurait suffi que votre mère ne rencontrât point votre père, qu'il ne s'aimassent point, qu'elle ne fût pas grosse...*

¹² Et ce n'est certes pas le cas de toutes les bêtes...

dans son ensemble, parfaitement juste, et que le bonheur d'être, dans toute la nature, jusqu'à l'homme, l'emporte beaucoup sur la peine. »

L'angoisse rend étranger, dépayse : la présence en moi du néant m'arrache au monde sensible. Heureuse la bête, si comme le dit Gide elle vit de plain-pied dans ce monde, n'habitant que le monde sensible (ne voyant pas plus loin que le bout de ses sens...), et peut-être même que le monde présent : *l'animal, attaché au poteau du présent.*

A l'origine de cette angoisse métaphysique, donc, une sentiment d'inquiétante étrangeté, *d'Unheimlichkeit* comme disait Freud. Ce monde sensible présent n'est pas le mien, et je n'ai point réponse à la question de savoir ce que j'y fais. Rien d'étonnant à ce que l'angoissé se tourne, plein de regret, vers les animaux, ses compagnons d'autrefois. Comme le disait Cioran dans un livre au titre évocateur, *La chute dans le temps* : « Les plus vils comme les plus nobles, tous les animaux acceptent leur sort, s'y complaisent ou s'y résignent. Les plantes, mieux encore que les bêtes, jubilent d'avoir été créés : l'ortie même respire en Dieu et s'y prélassent. » Mais l'homme, lui, s'est séparé de Dieu, à l'invitation du diable¹³ (celui qui est capable de faire 2 à partir d'1) ; et sauf erreur, ils n'ont (toujours) pas été chassés du paradis.

Ce sentiment d'exil fait que l'homme, dans cette création qui pourtant lui aurait été confiée, étouffe, et cette sensation de suffocation, de resserrement, le conduit à se singulariser dans la création. Les autres vivants se confondent avec leur condition, pas l'homme. Et Cioran d'ajouter : « L'homme a fui la vie par curiosité pour la mort, en vain tentera-t-il de la rattrapper. Il ne sera jamais de plain-pied avec elle. Il mobilise toutes les ressources de sa volonté inquiète et torturée. L'homme ? Un inadapté, exténué et cependant infatigable, accumulant méfait sur méfait par rage de voir qu'un insecte obtient sans peine ce que lui, par tant d'effort, ne saurait acquérir.

Ayant perdu le secret de la vie, et ayant emprunté un détour trop grand pour pouvoir le retrouver et réapprendre, il s'éloigne chaque jour un peu plus de son ancienne innocence, il déchoit sans cesse de l'éternité. »

Et l'on pourrait ici évoquer le texte de la *Genèse*, où, après qu'Adam eut mangé le fruit de l'arbre de la connaissance, et se fut caché, Dieu lui demande « Où es-tu, Adam ? » A cette question, Dieu a réponse, mais pas Adam, qui désormais est désorienté, n'ayant plus d'asile pour son âme, et de refuge pour son cœur.

Encore faut-il ajouter avec Heidegger que cette angoisse est autre chose, et chose en un sens plus grave, que le très classique sentiment d'exil (j'ai connu un âge d'or, j'ai vécu dans un paradis, un monde des Idées, un utérus, j'en ai été chassé), dont un Platon laissa d'admirables descriptions.

Il s'agit là, comme le dit encore Heidegger, d'une déreliction (*geworfenheit*), c'est-à-dire d'une chute qui n'est pas passage d'un lieu à un autre, mais pourrions-nous dire, d'une « chute en chute » ; d'un abandon sans « abandonateur » .

Le prince angoissé est habité, hanté par un néant, par un abîme qui, abîme toutes les richesses du monde sensible. D'où ce caractère incurable de l'angoisse : comment enlever le néant ? La moitié de l'infini, c'est encore l'infini ! La notion de moitié n'a aucun sens quand on parle du néant.

¹³ Nous n'ignorons pas que dans les textes de la *Genèse*, il est question du serpent, et non pas du diable. Mais la duplicité du serpent est évidente, puisqu'il est l'animal sinueux, à la lague fourchue.

Et l'angoisse, d'apparaître comme un souci de luxe, le souci de ceux qui n'en ont pas : ils suppléent à ce manque de souci par une angoisse métaphysique¹⁴.

Douleur ? Certes, mais il y a cependant dans l'angoisse, *et* ce qui permet à l'homme d'accéder à son humanité, *et* une positivité, condition des plus belles joies de l'existence, dont il nous faut à présent, et pour finir, parler.

IV. POSITIVITE DE L'ANGOISSE

Nous savons ce que ce titre a de provocant, et voudrions tout d'abord adoucir cette provocation par un mot de prudence : il ne s'agit en rien pour nous de jouer les apologistes de l'angoisse, et ce pour deux raisons :

1. Tout d'abord parce qu'une conscience qui se vautre, s'enferme dans l'angoisse doit être secourue, réanimée. Il est donc capital de distinguer entre une angoisse pathologique, et une angoisse qui comme telle fait partie de la condition humaine : il faut passer par celle-ci pour accéder à son essence d'homme ; mais celle-là est une souffrance à laquelle il faut répondre en tendant la main.

2. Ensuite parce qu'il faut insister sur le fait que s'il est nécessaire de passer par l'angoisse, il l'est tout autant de ne point s'y installer, et complaire. Il faut dire fermement qu'il y a en l'homme un fonds d'affirmation, qu'il faut exalter, comme il faut exalter le courage et la joie d'exister. Pourquoi philosopher ? Pour mieux vivre. Et l'on ne vit pas bien quand on s'enferme dans la jouissance de l'impuissance, quand on s'installe dans cette maladie du sentiment et de l'action qu'est parfois l'angoisse.

Mais on ne vit pas bien non plus quand on refoule toute angoisse, comme dysfonctionnement. L'angoisse est l'indice de la conscience proprement humaine, et une conscience qui passe à côté de l'angoisse doit être réveillée par l'angoisse ; celle-ci n'est donc pas un dysfonctionnement, mais signe de bon fonctionnement de l'âme humaine !

L'angoisse recèle une vertu de rebonds, elle peut conduire à l'être véritable de l'homme. Il y a quelque chose de purificateur dans l'angoisse.

C'est du reste ce que montrait admirablement Shakespeare, qui en chacun de ses personnages nous faisait entendre aussi bien le glas intérieur de l'angoisse, que les sons cristallins du plaisir d'exister...

Seul connaîtra la joie, celui qui ne fuira pas l'angoisse : joie et angoisse sont les deux faces d'une même médaille ! Fuir l'angoisse, c'est manquer la joie. N'est-ce pas ce que Pascal disait ? ainsi que Heidegger, quoiqu'en un tout autre sens ?

Pour l'auteur des *Pensées*, c'est par le divertissement que l'homme tente d'oublier son angoisse ; pour celui de *Sein und Zeit*, c'est par le bavardage.

Le divertissement pascalien

Ce thème est bien connu. Etymologiquement, le mot désigne le fait de se dé-tourner de l'essentiel (Dieu, la mort, le néant), ce qui conduit les pascaliens à *subordonner* l'opposition moderne entre le travail et le divertissement : la plupart de nos travaux, non nécessaires à la survie, ne sont-ils pas des moyens de tenter d'oublier notre humaine condition (particulièrement : notre contingence et notre mortalité) ?

¹⁴ Disons, avec cependant quelque ironie, que les habitants du XXème arrondissement de Paris ont des soucis ; ceus du XVIème, plutôt des angoisses...

Mais l'inefficacité de cet effort est patente : l'homme tente d'oublier sa mortalité, mais n'oublie pas son oubli... Qu'il se retrouve un peu seul, « sans divertissement, sans application ; il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir, l'angoisse. »

Le bavardage heideggerien

Ce que Heidegger appelait le bavardage, c'est cette tentative de recouvrir, de dissimuler les questions fondamentales : une utilisation de la parole qui, bien loin de permettre l'accès aux questions fondamentales, le bouche. Parce qu'on prétend être toujours déjà parvenu à la compréhension de ce dont on parle, toute question, toute discussion fondamentales sont toujours déjà compromises, empêchées, retardées.

Heidegger oppose cela à la parole authentique, qui elle permet que s'instaurent les rapports fondamentaux, originels, authentiques avec le monde, les autres et soi-même.

Les commères jacassent, cancanent, clabaudent, ragotent, caquettent, piaillent, babillent, jabotent, gloussent... (tous ces termes appartiennent au vocabulaire de la basse-cour, et à tous ces termes Le Robert n'en oppose qu'un seul : Taire (se)) : tout, plutôt que le silence, qui révélerait le néant, l'abîme intérieur.

Mais elles savent trop bien que par définition même, il est impossible de combler un abîme (un trou sans fond). Comme le disait encore l'auteur de *Sein und Zeit*, « le bavardage ne saurait être une protection suffisante pour se dissimuler l'étrangeté croissante de notre aventure ». La couverture est trop courte !¹⁵ L'homme risque, toujours plus, de perdre pied et de se perdre. On repensera la belle formule de Valéry : « Dieu a fait tout à partir de rien, mais le rien perce... »

De cette peur du silence, qui risque de faire apparaître l'abîme, la vie quotidienne donne maints exemples : celui du pompiste, qui ne peut se taire et, pendant ces trop longues minutes qu'il faut pour remplir le réservoir, fait des efforts désespérés pour animer la conversation. Celui de la maîtresse de maison, désespérée à l'idée que le silence puisse s'installer. Et s'il s'installe, elle dira *qu'un ange passe*, et ne le laissera pas parler ! L'ange, messenger du vrai (le mot vient du grec *angelos*, quiveut dire messenger : les anges sont les messagers de la parole et de la lumière divines, ils sont donc en un sens tous *luci-fériens*, tous porteurs de lumière), n'a pas la parole dans ces sociétés bavardes qui ont peur de la vérité (particulièrement, de la dimension métaphysique et mortelle de l'homme).

On pourrait même dire que lorsque nous avons vraiment quelque chose à nous dire, nous nous sentons d'abord obligés de nous taire... Et dès que nous parlons, quelque chose nous prévient que des portes d'or se ferment quelque part...

Aussi sommes-nous très avares du silence, et les plus prudents d'entre nous ne se taisent pas avec les premiers venus. Il est dangereux de se taire avec quelqu'un qu'on désire ne pas connaître, ou que l'on n'aime point.

Rassemblez vos souvenirs : ce qu'avant tout vous vous rappellerez d'un être profondément, ce n'est pas les paroles qu'il a dites ou les gestes qu'il a faits, mais les silences que vous avez vécus ensemble. Car c'est la qualité de ces silences qui seule a révélé la qualité de votre amour et de vos âmes.

Et c'est parce qu'aucun de nous n'ignore cette sombre puissance et ses jeux mystérieux, que nous avons une peur si profonde du silence. Le silence de plusieurs, et plus encore le

¹⁵ Comprendrons la force de cette image ceux qui ne peuvent dormir les pieds à l'air...

silence d'une foule est un fardeau surnaturel, dont les âmes les plus fortes redoutent le poids inexplicable.

Nous usons une grande partie de notre vie à rechercher les lieux où le silence ne règne pas. Dès que deux ou trois hommes se rencontrent, ils ne songent qu'à bannir l'invisible ennemi, car combien d'amitiés ordinaires n'ont d'autre fondement que la haine du silence ?

Et malgré tous ces efforts, il réussit à se glisser parmi des êtres assemblés, ces êtres tourneront la tête avec inquiétude du côté solennel des choses que l'on aperçoit pas.

N'est-ce pas le silence qui détermine et qui fixe la saveur de l'amour ? S'il était privé du silence l'amour n'aurait ni goûts ni parfums éternels. Qui de nous n'a connu ces minutes muettes, qui séparaient les lèvres pour réunir les âmes ? Il faut les rechercher sans cesse. Il n'y a pas de silence plus docile que le silence de l'amour, et c'est vraiment le seul qui ne soit qu'à nous seuls. Les autres grands silences, ceux de la mort, de la souffrance ou du destin, ne nous appartiennent pas.

Et c'est pourquoi eux qui aimèrent beaucoup savent aussi des secrets que d'autres ne savent pas, car il y a, dans ce que taisent les lèvres de l'amitié et de l'amour profonds et véritables, des milliers et des milliers de choses que d'autres lèvres ne pourront jamais taire.

CONCLUSION

Nous voudrions terminer en disant que cette positivité de l'angoisse ne doit pas nous faire oublier la primauté de la joie : certes, *chronologiquement*, l'angoisse est première. Notre vie a commencé par un moment d'*angustia*, de resserrement : passant par le col maternel, nous avons suffoqué, avant de nous retrouver dans un univers inhospitalier, angoissant à tous égards (pourquoi avons-nous été arrachés au ventre maternel ?). Mais *logiquement*, la joie est première, et l'enfant qui sourit aux anges se devine comme un « cadeau d'être » (l'expression

est de Claude Bruaire), comme si le don était la vérité de l'aban-don dont nous parlions plus haut.

A mots hésitants, fragiles, cristallins, nous voudrions dire qu'il y a en chacun de nous une réserve magique, que la joie d'être est première : à quelle grâce gaspillée étions-nous donc promis ?

On aimerait que dans nos vies, à la clarté des matins réponde l'accomplissement lumineux des midis, puis la tendresse des crépuscule... Mais il n'en va pas ainsi : nos destins, rarement bénis, rarements maudits, sont confus. On regarde dans le miroir notre visage enténébré, qui n'a point de réponse pour nous. Il n'est pas sûr que sous les haillons du quotidien, se cachent des robes d'or, des robes couleur de lune, des robes couleur de ..

Plusieurs millénaires de civilisation n'ont pas éclairci le mystère de nos origines. L'interrogation, magnifiquement mise en images par Gauguin sur les rives du pacifique est toujours sans réponse : d'où venons-nous ? qui sommes-nous ? où allons-nous ?

Mais de cette obscurité, il convient de se réjouir, car à cette énigme jamais résolue, nous devons l'immense richesse poétique dont nous nous nourrissons. Car face à l'inconnu, l'inspiration se déploie, et ainsi naissent mythes, légendes et contes féériques. Et puis il faut dire encore que l'homme est aussi fait pour bien respirer, et célébrer ces moments où notre angoisse se *fait sage, et se tient plus tranquille.*

Là, dans la transparence du crépuscule, le soleil étreint amoureusement la terre : le cosmos est devenu tendre, comme si le regard humain l'avait apprivoisé, et s'est rendu tout à coup sensible aux sollicitations imprécises du coeur humain... Merci.

1